

MÉTAMORPHOSES

|| d'après Ovide

mise en scène Luca Giacomoni

16 jan. > 14 fév. 2020



Slate^{FR}

Le théâtre, un art cathartique pour les victimes de violences sexistes et sexuelles

Pauline Baron — 1 octobre 2019

À la Maison des femmes de Saint-Denis, un atelier animé par le metteur en scène Luca Giacomoni aide des femmes à dépasser leur passé traumatique et à se reconstruire.



Luca Giacomoni et une participante à l'atelier de la Maison des femmes de Saint-Denis, en septembre 2019.

© Pauline Baron

Les larmes aux yeux, Julie* fixe du regard l'intérieur d'une boîte en fer, qu'elle tient précieusement entre ses mains. Elle laisse échapper un cri de douleur : « *Il y a ma sœur dedans.* »

Sa voisine Maria* chausse ses lunettes pour en inspecter le contenu, tandis que Lydie* tente de s'en emparer malgré les protestations de Julie. Elles observent quelques secondes avant de lâcher l'objet, choquées. Le metteur en scène Luca Giacomoni sonne alors la fin de cette improvisation théâtrale émouvante, tant par l'histoire racontée que par la justesse du jeu.

Julie, Maria et Lydie ne sont pas comédiennes, juste des femmes victimes de violences sexistes et sexuelles (excision, violence conjugale, mariage forcé, viol...) qui se reconstruisent grâce à un atelier de théâtre, proposé chaque semaine à la Maison des femmes (MDF) de Saint-Denis.

«Pas qu'une fiction»

Réunies dans une pièce cosy de la MDF en ce mercredi de septembre, quatorze participantes doivent imaginer et jouer une scène en se servant d'une simple boîte à thé. « *Elle peut renfermer tout ce que vous voulez : de l'eau, un trésor, du poison... À partir de ce contenu, à vous d'improviser* », leur a indiqué Luca, qui coanime l'atelier avec Nadine Naous.

L'histoire interprétée par Julie, Maria et Lydie « *n'est pas qu'une fiction, mais aussi notre réalité* », souligne leur camarade Sylvie. Julie, qui a trouvé dans la boîte l'âme de sa sœur, en a subi les prémices adolescente : « *À 14 ans, on m'a excisée en même temps que ma sœur de 12 ans. Aujourd'hui, je peux en parler ; elle non, car elle en est morte.* »



© Pauline Baron

Jouer cet épisode traumatisant, improviser ces retrouvailles « *me libère de mon passé, qui pèse lourd sur mon cœur* », estime la jeune Ivoirienne. « *Ici, on joue des rôles, des scènes en lien avec notre vécu ou celui des autres, et ça nous aide à aller mieux* », confie une autre survivante, assise aux côtés de Flora*, privée de ses enfants par un mari violent, Lydie, qui a fui son pays et les coups de son compagnon, et Hawa*, victime d'excision.

Cet atelier de théâtre peut sembler incongru, et beaucoup de femmes refusent d'y participer lorsque la MDF leur propose – souvent par peur du regard des autres et faute d'énergie. Autrefois artiste professionnelle au Bénin, Lydie l'admet : « *Je me sentais trop fatiguée pour venir jouer et je ne voulais pas que les filles me voient pleurer tout le temps.* »

Parfois, la présence d'un homme – Luca – les bloque. « *Ça me stressait trop car récemment, j'étais prise dans une relation avec quelqu'un d'agressif*, précise Ursula. *Mon docteur m'a rassurée, en m'expliquant que ce cours et aussi Luca m'aideraient à aller mieux.* »

Un jour, désireuse d'avancer, elle prend son courage à deux mains, juste pour voir – comme les autres participantes, qui attendent désormais avec impatience chaque cours. Même Flora, arrivée à son premier cours « *en mode Terminator, croyant que Luca [la] rabaisserait*», a trouvé « *l'été très long sans théâtre* ».

« Plus besoin de crier »

Si ces femmes parviennent maintenant à improviser avec aisance, il n'en est rien au premier cours, expose Luca : « *Beaucoup ne parlent pas, se contentent de regarder. L'une d'elles a même voulu faire le rôle d'une morte parce que, m'a-t-elle dit, cela lui correspondait.* »

Ce mercredi, la boîte qu'elles se transmettent devient entre leurs mains la petite sœur de Julie, le cordon ombilical de Sylvie et les cendres de l'oncle Sam pour Lydie qui, possédée par l'esprit de cet illustre ancêtre, est désenvoûtée par une danse d'Hawa.

Avec le temps, on comprend que la fameuse boîte renferme également un trésor : l'estime de soi et la confiance, jadis ravagées par les excisions, les viols ou les coups.

Ursula et Flora les ont retrouvées grâce « à l'absence lors des ateliers de jugement, de moquerie, au point d'être maintenant indifférentes au regard des gens, à ce que l'on pense de nous ». Et Lydie de résumer le sentiment des autres : « On retrouve la joie. C'est un moment qui nous sort de notre quotidien, parfois le seul dans notre parcours à la MDF où l'on peut souffler. »

« On retrouve la joie. C'est un moment qui nous sort de notre quotidien, parfois le seul où l'on peut souffler. » Lydie

Redonner vie à leur passé permet aux participantes de s'en affranchir. « À ma deuxième séance, j'ai transformé un pouf en un bébé que je refusais qu'on me prenne, au point de pleurer. Je voulais être présente pour lui, le garder, à la différence de mes enfants, que mon mari m'a enlevés et que je n'ai jamais vus, se souvient Flora. J'ai ainsi pu vivre les sentiments d'une maman, ceux que j'avais gardés en moi, et je me suis sentie libérée. » Quant à Julie, elle n'a « plus besoin de crier après les ateliers pour faire sortir la douleur : le théâtre l'a fait ». Tout est affaire de caractère, et chacune de ces femmes dévoile et met en scène son histoire personnelle à son rythme, une fois prête. Lydie et Sylvie s'y refusent, déterminées à laisser ces violences derrière elles. Malgré tout, cette dernière reconnaît que « se confronter aux histoires des autres permet aussi d'accepter la sienne ».



© Pauline Baron

« Être prises au sérieux »

Difficile de savoir comment le théâtre agit sur ces victimes de violences sexistes et sexuelles, même pour Ghada Hatem, médecin en chef de la MDF : « Je ne sais pas quels mécanismes psychologiques sont à l'œuvre concrètement. Cela leur permet, parfois par le biais d'histoires issues de la mythologie, d'aborder leur propre vécu » – raison pour laquelle son équipe oriente essentiellement vers l'atelier des femmes qui peinent à exprimer leurs émotions ou leur colère avec des mots.

En s'insérant dans un parcours de soins alliant médical et activités, le théâtre concourt à « leur mieux-être, leur donne l'impression d'être prises au sérieux lorsqu'elles parlent », avance la gynécologue-obstétricienne. « Avant, je ne parlais jamais, surtout de mon passé, car j'avais honte, confirme Sylvie. Le théâtre nous apprend à nous exprimer librement, à dire non à toutes les violences au quotidien », à redevenir en somme actrices de leurs vies. Si lors de cet atelier, les survivantes passent en un instant des larmes au

rire, voire aux fous rires, les épisodes violents de leur histoire se rappellent néanmoins constamment à elles. Comme lorsque Luca a rapporté une mangue, qu'elles ne sont pas parvenues à trancher pour figurer une excision. Ce jour-là, de nombreuses larmes ont coulé – un mal pour un bien selon Lydie, persuadée qu'« *en se confrontant à ces événements douloureux, on arrive à les dépasser* ».

« *Un souvenir, une odeur, une rencontre... N'importe quoi peut les replonger dans leur histoire. Un atelier à la MDF, où des professionnels formés peuvent intervenir, ne s'avère pas plus dangereux que la vraie vie, bien au contraire* », assure Ghada Hatem.

« Envie de créer une pièce »

La fameuse mangue, trois des participantes de l'atelier s'en serviront dès janvier 2020 sur scène, lors de vraies représentations en compagnie de quatre comédiennes professionnelles. « *Leurs récits se servent de tellement de métaphores et de symboles qu'ils m'ont donné envie de créer une pièce*, commente Luca. *Notamment cet épisode vécu par l'une d'elles, où un bébé devait être tué parce que considéré comme un serpent par les gens de son village.* » La pièce, *Métamorphoses*, adaptera librement quatre mythes d'Ovide (Io, Daphné, Écho, Philomèle et Procné) pour évoquer l'histoire de ces femmes.

Si les ateliers à la MDF inspirent la mise en scène, ils restent un temps bien distinct, insiste Luca : « *Leur vocation n'est pas de préparer les futures représentations mais d'accompagner les femmes. Cela serait même contreproductif pour elles : lors des premières séances, nous retravaillions une même scène sur l'excision et pour les nouvelles venues, c'était trop violent.* » Pas question non plus de mettre en scène leur passé, car « *ce serait une nouvelle fois les utiliser, alors que les œuvres d'Ovide sont suffisamment parlantes* ».

Io, Daphné, Écho, Philomèle et Procné: cinq femmes victimes de la violence des hommes, cinq personnages pour dénoncer tous les sévices sexuels. « *Ces mythes font écho aux traumatismes subis par les patientes de la MDF via des métaphores, qui donneront une forte dimension militante à la pièce* », assure Luca.

Transformée en vache et marquée au fer rouge, Io symbolise le mariage forcé et l'excision ; Daphné métamorphosée en arbre représente l'inertie du corps après un viol ; Écho prend les traits d'une femme prisonnière d'une relation toxique ; le récit des sœurs Philomèle et Procné reprend l'ensemble des thématiques.

Luca n'a pas encore choisi les trois femmes qui participeront à la pièce. Toutes les participantes aimeraient être sélectionnées, pour prolonger les bienfaits que leur procure le théâtre, pour crier leur colère contre les violences masculines et peut-être réussir à les enfermer dans une petite boîte à thé.

* Les prénoms ont été changés.



Métamorphoses d'après Ovide
mise en scène Luca Giacomoni

Théâtre de la Tempête
du 16 janvier au 14 février 2020